

LE

RAPPEL DES TRAVAILLEURS

De chacun selon ses forces
A chacun selon ses besoins.

DES VILLES ET DES CAMPAGNES

Organe de la Fédération Ouvrière Socialiste de la Côte-d'Or
PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

La Terre au Paysan
La Machine à l'Ouvrier.

RÉDACTION ADMINISTRATION
DIJON - Place du 1^{er} Mai, 5 - DIJON

10 CENTIMES
LE NUMÉRO

ABONNEMENTS
Un an, 5 fr. — Six mois, 2 fr. 50., payables au bureau du journal.
Les frais en sus pour recouvrement par la poste
L'abonnement est payable d'avance et se continue jusqu'au refus du journal
ANNONCES
La Ligne, 25 cent. En réclame, 40 cent. Les annonces commerciales se traitent de gré à gré

On s'abonne sans Frais dans tous les bureaux de postes

LES SOCIALISTES et la Nouvelle Chambre

L'orientation de la nouvelle Chambre, la formation d'un prochain ministère préoccupent, en ce moment, un très grand nombre d'esprits. Le parti socialiste ne peut pas se désintéresser de ces préoccupations.

Le temps n'est plus où les socialistes tenus à l'écart, mis à l'index, étaient à peine tolérés au Parlement, où renfermés dans une opposition perpétuelle, ils jouaient le rôle de censeurs, rôle qui n'était pas sans grandeur mais dont le prolétariat ne pouvait guère escompter de profits.

Cette période héroïque est finie: libre à quelques-uns d'en regretter la pureté; nous pensons, quant à nous, que le parti ferait une faute et qu'il se ferait, justement, taxer d'impuissance, s'il renonçait à exercer la part d'influence qu'il peut aujourd'hui revendiquer dans les conseils de la nation.

En effet, les partis bourgeois, après avoir vainement essayé de rejeter le prolétariat organisé hors de ce qu'ils appelaient la démocratie ont été obligés de changer d'attitude et, devant la coalition menaçante des partis déçus, les radicaux ont demandé le concours des socialistes.

Ce concours, les socialistes ne l'ont pas marchandé. Un socialiste, sous sa responsabilité personnelle, a pris place dans un ministère et, pendant trois années, on a vu cette chose jusqu'alors inouïe: le parti socialiste devenu parti de gouvernement et contribuant, avec régularité, quelquefois même avec abnégation, à donner au ministère une constante majorité. Les élections, qui viennent d'avoir lieu, se sont faites d'après le même pacte, et nous avons le droit de nous en féliciter dans la Côte-d'Or, où la discipline républicaine, la coalition des forces de gauche a assuré le triomphe de deux socialistes, nos amis **Bouhey-Alex** et **Camuzet** députés l'un de Dijon, l'autre de Beaune.

L'expérience est, aujourd'hui, jugée. Malgré les dissensions qu'avait produites son orientation nouvelle, discordes prévues et inévitables, le parti socialiste n'a pas été affaibli. Seuls, les intransigeants, les guesdistes qui préchaient au prolétariat l'abstention et voulaient le maintenir dans une attitude de révolte stérile, seuls les guesdistes, ont vu diminuer singulièrement leur autorité et leur nombre. Ils sont condamnés à disparaître comme tous les partis politiques ou sociaux qui, cristallisés dans une forme étroite, ont refusé de se plier aux nécessités de chaque jour et ont perdu la souplesse des organismes vivants.

Le socialisme, qu'il le veuille ou non, est destiné, par une évolution pressante, à devenir un rouage actif de la machine parlementaire; il faut qu'il la pénètre avant de la transformer, et sa victoire, que les guesdistes annonçaient comme une éruption soudaine, se fera progressivement. Elle n'en sera que plus solide et plus durable. La nature n'éduque rien en un instant; elle permet à un volcan de détruire en quelques secondes des milliers d'individus, mais

pour créer le moindre organisme, elle prend son temps et s'élève, par des étapes savantes, du germe à l'être définitivement constitué.

C'est pour cette raison que les socialistes ne peuvent se désintéresser de l'orientation de la nouvelle Chambre.

Sans doute, il ne saurait être question de l'entrée d'un socialiste, à plus forte raison, de plusieurs socialistes dans le futur ministère. Le Congrès de Tours a pris, à ce sujet, une décision sur laquelle il y aura peut-être lieu de revenir par la suite, quand les circonstances auront changé, mais devant laquelle la discipline socialiste nous oblige, en ce moment, à nous incliner.

Mais, sans participer au gouvernement, les socialistes peuvent promettre leur appui et leur concours à un ministère qui marchera franchement à gauche, tandis qu'ils combattraient sans merci un ministère qui, né de concentration bâtarde, essaierait d'endormir la France démocratique, sous prétexte d'un impossible apaisement.

Nous devons donc désirer, comme socialistes, la formation d'un ministère de combat, non plus de *défense*, mais d'*attaque républicaine*. Avec lui, s'il se constitue, nous devons travailler. Sans abdiquer notre énergie, sans renoncer à la propagande des idées, à l'organisation des forces prolétariennes sans espérer du parlementarisme plus qu'il ne peut donner, nous devons tenter un mode d'action que les circonstances nous offrent.

Ce n'est pas nous qui allons au parlementarisme, c'est le parlementarisme qui vient à nous. C'est la société fatiguée qui réclame l'appui du prolétariat et qui, sur le point d'abdiquer, demande au socialisme de la régénérer et l'invite à commencer l'œuvre de construction de la Cité future.

L. R.

Hier — Demain

« L'homme méchant reste méchant. Si l'on pouvait faire tous les hommes égaux aujourd'hui, ils ne le seraient plus demain, ni même dans une heure. »

Ainsi s'exprimait en 1849, un économiste, M. de Vallon. L'eau depuis cette époque a coulé sous le pont. On ne saurait plus refuser maintenant, au travailleur, le droit de vivre. Cependant les raisons invoquées par nos dirigeants sont toujours les mêmes: *Le chef d'industrie est à plaindre, il engage sa fortune avec celle de sa famille, il perd beaucoup plus qu'il ne gagne.*

Pauvre martyr! Nous ne sommes pas plus égaux entre nous que les animaux entre eux. Tantôt c'est la force qui nous sépare, tantôt même la beauté, qui elle aussi a son influence.

Pour avoir de bons fruits, il faut greffer sur de bons arbres parce qu'il y a des espèces qui valent mieux que d'autres. Un arbre cultivé rapporte plus qu'un sauvageon, de même que certaines terres produisent deux fois plus de grains que leurs voisines.

Sans doute, mais est-ce bien là une raison suffisante pour laisser les choses telles qu'elles sont, pour que ce soit toujours au geux de porter la besace? Assurément non. Nous ne verrons probablement jamais l'ère de l'égalité parfaite et les arrières petits-enfants de nos enfants auront, tout comme nous, à souffrir des exigences de notre société capitaliste.

Il est cependant une chose qu'il ne faut pas oublier: Nous devons consacrer tous nos efforts à hâter l'avènement d'un plus brillant avenir.

L'instruction est une nouvelle fortune. Avec elle l'homme du peuple rattrapera non seulement l'oisif, mais il le surpassera.

Il le surpassera parce qu'il a l'habitude du travail, et que ses mains calleuses, brunies par de rudes et incessants labeurs ne se refusent point à la peine.

Il le surpassera parce que son cerveau cultivé par un entraînement méthodique pourra affronter les luttes les plus difficiles, sans pour cela anémier son intelligence.

Il importe donc de remuer sans cesse le vaste champ dans lequel croît l'humanité.

En négligeant un bon arbre, il finit par ne plus rapporter. Il faut amender le terrain dans lequel il pousse.

C'est de cette façon qu'il reprendra sa force, et que, tel un enfant chétif auquel on prodigue des soins assidus, il deviendra plus puissant.

L'instruction gratuite et obligatoire à tous les degrés, sera le nouvel engrais que nous aurons le devoir d'introduire dans la plaine où poussent les plantes fragiles qui constituent le monde.

Chacun selon ses aptitudes et selon ses moyens y puisera la semence qui, germant d'abord, donnera par la suite une luxuriante moisson.

Ainsi se rapprocheront de plus en plus d'un idéal parfait, les déshérités actuels; ainsi ils seront les premiers maçons d'une société future sans antagonisme, sans tyrannie, sans luttes fratricides.

Et les paroles de l'économiste de 1849 perdront leur valeur: L'homme méchant deviendra bon; l'égalité ne sera plus une chimère.

(Parti Socialiste du Cher) Henry LESAGE.

Chronique Fantaisiste

Un journal à lire, c'est le « Progrès de la Côte-d'Or ».

Beau journal, beau papier! Caractères très nets et presque neufs! Je parle des caractères typographiques et non du caractère de la politique, ce dernier est, peut-être, moins neuf et surtout beaucoup moins net, mais ce sont des détails sans importance.

Organe d'informations de premier ordre! Avec lui, pas de ces surprises qui troublent, d'une façon fâcheuse les digestions; pas de ces nouvelles sensationnelles de la dernière heure, que l'on est obligé de démentir le lendemain. Prudent et calme, le Progrès attend, pour renseigner ses lecteurs, que les événements soient positivement établis. Si un accident de voiture se produit, par malheur, un lundi, rue de la Liberté, achetez le Progrès, le samedi de la semaine suivante, vous y trouverez un récit palpitant et circonstancié, emprunté aux grands journaux parisiens.

Ai-je besoin d'ajouter que le Progrès est muni d'un service de fils spéciaux? Il a même quelques vieilles filles qui, d'ailleurs, ne lui sont pas spéciales.

Un des mérites principaux du Progrès, je dirais même son mérite essentiel, est le soin qu'il prend de ne jamais choquer sa clientèle. Il est, par excellence, le journal de ceux qui n'ont pas d'opinion et l'on peut être assuré qu'il ne cherche pas à leur en imposer une; aussi est-il très lu à Dijon.

Dans les périodes d'agitation électorale, alors que le pays se livre à des discordes fâcheuses, le Progrès est, par excellence, un journal légitime, émollient, de tout repos. Chez lui pas de ces polémiques irritantes qui indisposent inutilement les esprits. Il laisse à ses lecteurs le soin de se prononcer et, en cela, il leur manifeste un respect dont on ne lui sait pas toujours assez gré.

Un journal qui veut m'imposer sa politique et me recommande son candidat, me prend pour un imbécile et une

dupe, n'est-il pas vrai? ne suis-je pas assez sage pour me déterminer tout seul? C'est ce que le Progrès, à l'encontre de la plupart de ses confrères, a senti avec une infinie délicatesse.

Aussi, au lieu d'encombrer ses colonnes de tartines politiques, au lieu d'agiter le spectre de l'anarchie ou celui de la réaction, le Progrès fait-il à ses lecteurs enthousiasmés, le récit de toutes les noces qui se sont célébrées dans la Côte, sans oublier la quête faite au dessert par la charmante Mlle X..., demoiselle d'honneur, en faveur de la caisse des écoles, des Boërs et des sinistrés de la Martinique, quête qui a rapporté, grâce à la générosité des quarante-cinq convives, la somme de deux francs soixante-quinze. Voilà qui est d'un bon exemple et palpitant.

La veille des élections arrive et les lecteurs du Progrès, qui, depuis quinze jours, se sont instruits en lisant de remarquables articles d'actualité sur la culture de la pomme de terre, le tricot chez les Hébreux, le rôle du guano dans l'alimentation ou encore une découverte de Fulton peu connue: le bateau à vapeur, les lecteurs du Progrès arrivent frais et roses au scrutin sûr, le lendemain, que leur journal, quel que soit le résultat, sera toujours satisfait.

Gais et contents! voilà la devise du Progrès; il y ajoute celles-ci: Pas d'affaires! et Aide-toi, le ciel t'aidera.

Pour terminer ce panegyrique dont les éloges dihyrambiques n'ont pas été, on voudra bien le croire, inspirés par la vénalité, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter au Progrès un article qu'il publiera, sans aucun doute, après demain et qui donnera un aperçu de sa perspicacité et du ton de sa polémique:

Le temps qu'il fait à Dijon

Nos lecteurs nous demandent notre opinion sur le temps qu'il fait. Fidèle à sa ligne de conduite ordinaire, le Progrès n'hésitera pas à se prononcer, avec franchise, avec courage, sur une aussi grave question. Nous pensons que le rôle d'un organe est de diriger l'opinion et nous ne nous déroberons pas à ce devoir. Le Progrès dont le passé républicain est connu de tous, doit se montrer partout où il faut déployer le drapeau.

Quelques uns de nos lecteurs trouvent que le temps est mauvais, ils affirment qu'il y a de l'orage dans l'air, que les nuits sont fraîches, que le vent n'est pas sûr: ils ont, sans doute, raison et nous les louons de leur perspicacité. Oui, le vent n'est pas sûr: les girouettes le montrent bien et nous en savons quelque chose au Progrès.

D'autres affirment que le temps n'a jamais été meilleur, que les nuages se dissipent, que la brise est douce et parfumée. Ceux-là, évidemment n'ont pas tort et nous les félicitons de leur confiance. Oui l'avenir est beau, rien n'est perdu pour la France, l'avenir dira si nous nous sommes trompés!

Egalement étranger aux manœuvres de la réaction et aux menaces de la tyrannie collectiviste le Progrès respectera aujourd'hui encore, la liberté de ses lecteurs: fait-il beau ou fait-il mauvais, c'est ce qu'il appartient à la conscience de chacun de décider. Le Progrès n'a qu'un conseil à donner, conseil impartial et dont nul ne contestera la justesse. Que chacun prenne son parapluie, pour le déployer s'il pleut, pour s'en servir comme d'une canne, si vraiment il fait beau. Dans ces deux cas, le Progrès marchera la tête haute avec le sentiment et la joie intimes d'avoir accompli son devoir de franchise républicaine. Les dijonnais quoi qu'il arrive, seront toujours dans la voie du Progrès.

LE MOUJICK.

LOCALE

Séance du Conseil municipal

La Commission du Théâtre

Toute l'ad-mi-nis-tra-tion est au complet; Zipfel roule ses boules de loto au fauteuil du secrétariat.

Les diverses commissions sont nommées, toujours les mêmes. On ne veut toujours plus de Foullet aux Travaux. C'est grand dommage.

Commission du théâtre.

M. Parizot. — A quoi sert-elle? Qu'a-t-elle fait pour l'art à Dijon l'année dernière? La troupe a été archi-mauvaise. Le baryton n'a pas été remplacé. La troupe a été incomplète. Cependant, elle a un mérite: elle fait tordre, par ses frasques et ses histoires de coulisses, la population dijonnaise. Faites comme le nègre. Continuez. C'est du nanan pour les élections futures.

M. Pifret. — A quoi sert-elle? Ne serait-ce qu'à nous procurer un fauteuil gratuit. Je n'entends pas grand-chose à la musique, mais au lieu d'être au parterre ou au poulailler, je trouve qu'on est plus commodément assis aux fauteuils. D'autre part, il est des économies qu'il ne faut pas négliger. D'ailleurs je tempère mes collègues: je suis froid, Monsieur, très froid.

M. Durnet. — Vous semblez dire que moi je ne le suis pas. Peut-on me reprocher jamais d'avoir pénétré dans les coulisses pour aller au bout de cour à une artiste ou une ballerine? Je sais, Monsieur, ce que mes devoirs d'adjoint m'imposent. D'ailleurs je suis père de famille. Jamais, entendez-vous, vous ne me verrez faillir aux lois inflexibles de la morale (bravos dans toute la salle).

On a parlé du baryton. Je l'ai remercié, au nom des bons principes. Il était joli garçon. La dugazon était jolie fille; oh! vous savez, très, très jolie. Je les ai trouvés, Monsieur, à une heure du matin, dévorant une soupe au fromage au Lion de Belfort. Je ne suis pas jaloux; mais enfin je ne pouvais tolérer de semblables mœurs au théâtre. Quant aux ballerines, je n'en parle pas. Mon devoir est de veiller sur elles; je n'ai pas failli à ma tâche.

D'ailleurs, que deviendrait le théâtre, s'il était décapité par mon absence. Je vais de portes en portes, de la loge du maire à celle du préfet; j'inspecte si rien ne manque, s'il y a du monde. Je suis indispensable.

M. Coquillion. — Vous le croyez. Vous ne daignez pas même vous occuper de la sécurité au théâtre.

M. Durnet. — Comment, il n'y a pas de sécurité. Vous êtes libre de ne pas vous faire raccrocher par ces demoiselles. Vous perdriez de plus en plus certaine lettre de votre nom.

M. Coquillion. — Je suis en sécurité de ce côté-là (tout le monde rit). Je veux parler d'un autre... (les rires redoublent et empêchent l'orateur de continuer)

M. Blandin-Vallière. — Je suis également tout indiqué pour faire partie de la Commission du théâtre. Si je ne parle pas souvent, j'ai beaucoup d'oreilles. Déjà tout petit, je les avais longues; elles ont bien grandi. Aussi servent-elles de signe de ralliement à la Commission. Je ne perds pas une note, pas même celle du trou du souffleur.

M. Ribot. — Moi non plus; mais, par un procédé moins naturel et plus scientifique, je viens de trouver un nouveau théorème basé sur les vibrations qui représentent l'onde sonore.

J'ai installé dans un coin, près de la place où siègeait feu Angelot, un petit métallophone spécial qui s'influence par la voix du chanteur. Je suis le nombre des vibrations avec un chronomètre, et je calcule jusqu'à la valeur d'une triple croche ou la sonorité d'un bécarré.

La musique est purement d'ordre scientifique. C'est une question de chiffres uniquement. Il faut savoir compter, les artistes ne le savent pas. J'ai grand peur de ne pouvoir faire comprendre ces choses-là à la Commission.

M. G. Richard. — Vous nous croyez donc bien simples. Toutes ces choses nous sont connues. Mais là n'est pas la question. Je crois que ma place est à la Commission, car je suis président de la Commission des fêtes, et un théâtre, c'est une fête.

M. Montenot, chantant: « Pour les parents, pour les amis... comme dans la Dame Blanche. »

M. G. Richard. — J'y mets pourtant une condition: c'est que mes collègues me nommeront président. Tous en chœur: « bien entendu. »

M. Corduan. — On m'a fait le reproche d'être un peu sourd. Mais n'ayez peur, j'ai de bons yeux; je me spécialiserai pour la chorégraphie.

M. Morot. — Surtout ne laissez pas d'artistes avec des jambes trop maigres ou des salières en guise de gorge. Il faut des petites femmes bien grassouillettes, bien potelées.

M. Lagron. — Des petites callas, quoi!

M. le Maire. — Nous allons passer au vote.

MM. Durnet, Pifret, Corduan, Blandin-Vallière, Ribot, G. Richard, sont élus.